

PAROLES D'ANCIENS DE LA RUE

De l'autre côté de la barrière

RÉSUMÉ > *Quitter la rue. Et après ? Comment vit-on lorsque l'on obtient un « chez-soi », après des mois ou des années de galère ? Rejoint-on la foule anonyme des gens « normaux » ou demeure-t-on à la marge, à jamais coincé entre deux mondes ? Quelques camarades du collectif « Le sac, ma maison » ont franchi ce pas. Ils témoignent.*



TEXTE > **AMÉLIE CANO**

Ils sont quatre, attablés dans la salle du fond. Nous sommes au 6, rue de l'Hôtel-Dieu, un lieu d'accueil ouvert aux routards et aux SDF, et animé depuis trente ans par un petit groupe de prêtres ouvriers. Autour de la table, Lucien, Patrick, Sébastien et Guillaume. Le plus âgé a 58 ans, le plus jeune la trentaine. Tous ont connu la rue, plus ou moins longtemps. Chacun dispose aujourd'hui de son logement. Mais le passage entre ces deux mondes n'est pas une sinécure. Lorsqu'on leur demande lequel est le plus difficile à vivre, ils réfléchissent. « Ça dépend des saisons », glisse finalement Sébastien en souriant. Passer du dehors au dedans n'est pas une évidence. Eux ont réussi, mais tous les anciens SDF n'y parviennent pas.

Quitter la rue et découvrir « ses vrais amis »

« Un de mes premiers apparts faisait 21 m². Je l'ai eu pendant un an, mais j'ai jamais dormi dedans. Je passais juste le matin pour prendre ma douche », se rappelle Sébastien. « Quand tu as vécu dehors, tu deviens un peu claustrophobe », explique-t-il. Après des années à la rue, il enchaîne les logements depuis douze ans. Avec des pauses. « Des fois, je partais trois ou quatre mois en vadrouille ». Sébastien a connu l'errance presque toute sa

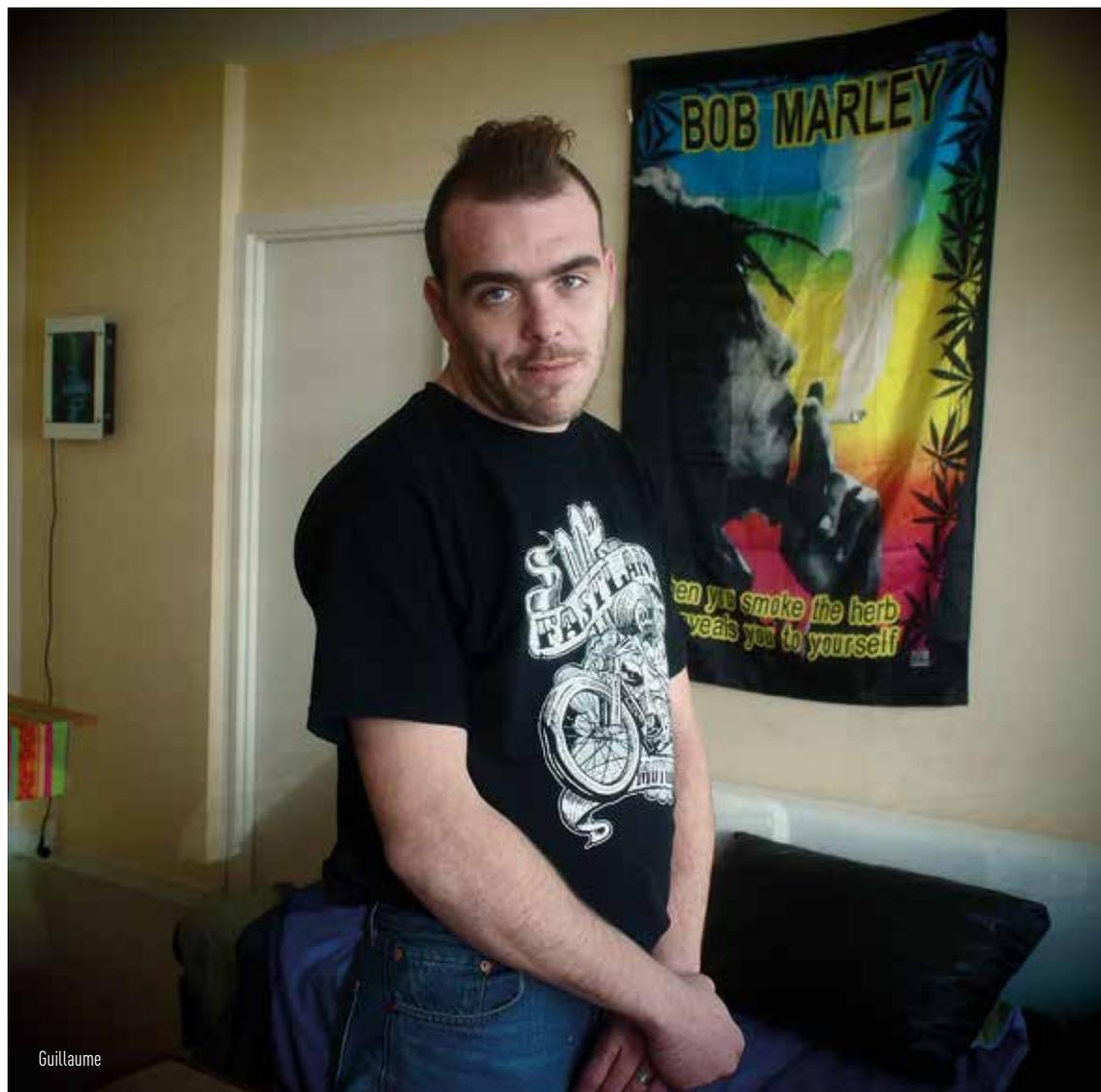


Nellie et Sébastien

vie d'adulte. Victime de maltraitance, il a quitté sa famille jeune et écumé le sud de la France avant de remonter vers le nord et de s'arrêter à Rennes. Ce qui l'a finalement décidé à s'installer définitivement dans un logement ? La naissance de sa fille, il y a dix ans. Avec sa compagne Nellie, ils vivaient à l'époque en squats. Aujourd'hui, ils habitent dans une maison à Rennes grâce à l'Agence immobilière à vocation sociale (AIVS), une structure originale spécialisée dans l'hébergement des ménages en difficulté dans l'agglomération rennaise¹. Nellie ne se verrait plus vivre à la rue aujourd'hui. Rencontre

¹ Lire l'article « L'AIVS : une agence immobilière pour les plus défavorisés », paru dans Place Publique Rennes N°4, mars-avril 2010, ou sur le site www.placepublique-rennes.com





quelques semaines plus tôt lors de la projection du film *Le sac, ma maison* au Triangle (voir encadré ci-contre), elle racontait alors la difficile transition que peut représenter l'accès à un logement. « On avait beaucoup de copains à la rue. Mais quand on s'est installé en appartement, on a découvert ceux qui étaient nos vrais amis », témoigne-t-elle. Passer de SDF à locataire peut entraîner de la jalousie ou du rejet chez certains anciens compagnons de galère. Des ruptures amicales difficiles à vivre lorsqu'on

a vécu en groupe durant des années. Construire une vie de famille ne va pas non plus de soi. La fille de Nellie et Sébastien partage sa vie entre ses parents et sa famille d'accueil. « C'est mieux pour elle », assure son père.

Troquer son sac contre une paire de clés

Guillaume, le benjamin du groupe, est « passé de 59 litres à 42 m² » il y a près de trois ans. « J'ai troqué mon sac pour une paire de clés », sourit-il. Après

Une partie des protagonistes du film réunis au 6, rue de l'Hôtel-Dieu en compagnie des prêtres-ouvriers à l'origine du projet *Un sac, ma maison*.



sept ans sur les routes, en passant par la case prison, sa relation au logement est nuancée. « Il y a un peu d'amertume car quand tu quittes la rue, tu perds une forme de liberté, explique-t-il. Quand tu vis dehors, tu n'as pas de contraintes administratives ou financières. Mais c'est quand même mieux pour la tête et la santé de se réinsérer ». S'il a réussi à franchir ce cap, c'est notamment grâce à sa compagne. D'abord logé par l'AIVS, il vient d'obtenir un appartement en HLM. « Ma mère m'a aidé pour la caution. Au début je savais même pas qu'il en fallait une », lâche-t-il en riant. Mais la vie « d'inséré » n'est pas forcément la plus facile à vivre pour lui. « C'est le système d'assistanat qui me fait chier. J'aime pas demander de l'aide et qu'on s'occupe de mes affaires. Je préfère me démerder que demander », explique-t-il avec ses mots. Mais Guillaume n'a pas vraiment le choix. Déclaré travailleur handicapé par la justice, il n'est autorisé à travailler qu'à temps partiel. « Ça m'arrange pas parce que je m'ennuie. J'avais trouvé un temps plein mais j'ai pas le droit. Je cherche un mi-temps dans la restauration via la MDPH (maison départementale des personnes handicapées, ndlr) mais il n'y a pas de boulot », se désespère-t-il. Du coup, il a déposé des annonces dans son quartier pour faire de la maintenance informatique. Et il joue à la console. « Elle m'a sauvé. Quand je joue, je pense pas et je fume moins », assure le jeune homme.

Difficile cohabitation avec les voisins

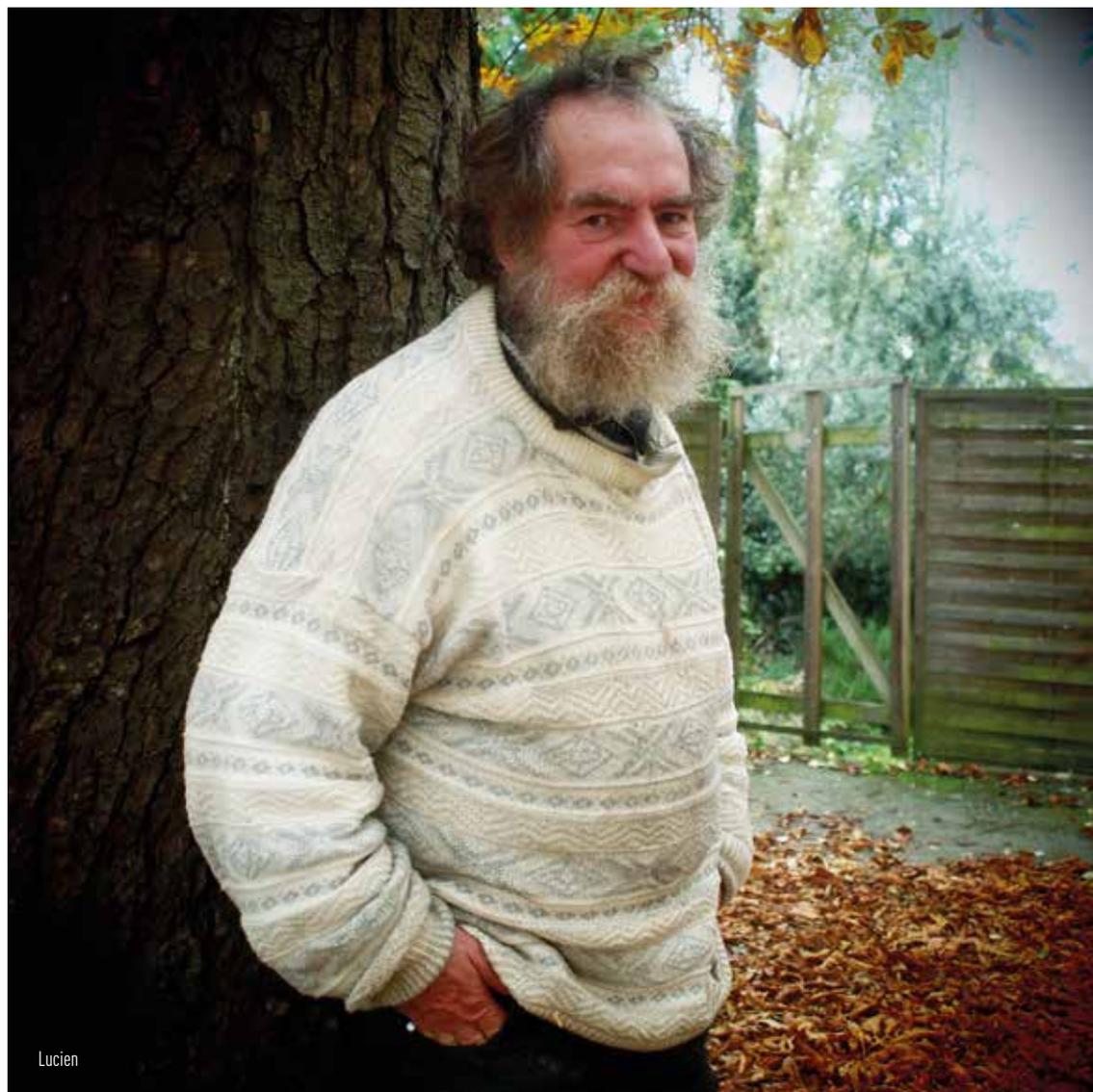
Lorsqu'on demande au petit groupe ce qui est le plus difficile à gérer dans cette nouvelle vie, la réponse fuse : les voisins ! « C'est pas facile de rester cool avec eux. Même si tu essaies de les rencontrer, eux ils ne veulent pas », regrette Guillaume, qui se félicite cependant d'avoir sympathisé avec l'un des locataires de son immeuble. « J'ai organisé une fête chez moi, une fois. J'ai voulu prévenir mes voisins, aucun n'a ouvert sa porte. Résultat, les flics ont débarqué pendant

Le sac, ma maison : un film humaniste

Tourné à l'automne 2011 à Rennes, ce moyen-métrage de 39 minutes réalisé par Emmanuelle Huchet et Eurydice Calmejane compile des récits de vie et des témoignages sur le rapport au sac à dos, ce compagnon de route des sans abris. Pudique et humain, le film laisse la parole à ceux que l'on entend rarement. « C'était un bouleversement de retracer ainsi sa vie mais c'était aussi une thérapie. On a pris le temps de prendre conscience de nos souffrances et de nos erreurs », témoigne Yves, l'un des protagonistes. Les prêtres ouvriers du 6, rue de l'Hôtel-Dieu sont à l'origine du projet. Leurs locaux sont ouverts depuis des années aux sans-abris et aux exclus. Chacun peut y venir librement pour boire un café, discuter s'il en a envie. Un lieu où règnent l'écoute et la bienveillance. Tous les témoins du film sont des visiteurs, plus ou moins réguliers, de cet endroit. Le projet, d'abord focalisé sur les récits autour du sac à dos, est devenu un film à la suite de la rencontre avec les réalisatrices. Inauguré au cinéma L'Arvor, il est diffusé uniquement lors de projections-débats en présence de témoins du film. Un petit livre et le collectif « Le sac, ma maison » sont également nés de ce projet.

la soirée », raconte Sébastien. Même son de cloche chez Patrick. Il vit dans un HLM à la Binquenais après avoir passé 25 ans dans la rue. « Je ne parle pas à mes voisins. Un jour j'ai croisé deux jeunes dans le hall de l'immeuble. Ils m'ont appelé « le clochard ». Ce n'était peut-être pas méchant mais c'est une insulte, une forme de racisme », explique le quinquagénaire. Dans la journée, il fait la manche dans le quartier de Bourg-l'Évêque. Sa grande victoire, c'est son combat





contre l'alcool, cette addiction qui l'a mené à la rue. « Je suis abstinent depuis quatre ans », réalise-t-il avec émotion. De l'autre côté de la table, Lucien, 54 ans, n'a pas de problèmes d'addiction, une exception parmi la population sans abri. Mais la vie de cet homme cultivé, à la vénérable barbe blanche, a été entrecoupée de passages en hôpital psychiatrique. Récemment, il vivait dans une chambre de 9 m² au Colombier. Une exigüité insoutenable après avoir connu la rue. Depuis peu, il

a pu s'installer dans une petite maison à la campagne, en périphérie de Rennes. « Je m'y sens plus libre et j'ai moins de problèmes de voisinage », assure-t-il.

Retrouver son intimité

Emménager dans un logement peut aussi être une joie. Ou tout simplement un soulagement. Rencontrés au Triangle lors de la projection du film *Le Sac, Ma Maison* dont ils sont protagonistes, Lydie et Frédéric se



RICHARD VOLANTE

Patrick

sont bien adaptés à leur nouvelle vie. En la voyant avec sa fille accrochée à sa jupe, difficile d'imaginer que la coquette jeune femme a connu l'errance. Pour elle, la rue a été un moyen de fuir une famille maltraitante. « Je m'en rappelle surtout comme une période où j'étais libre et assez heureuse même s'il y a eu des moments tragiques. Je ne me suis pas retrouvée à la rue car j'avais perdu pied. Pas au départ en tout cas », se souvient-elle. La démarche de réinsertion, elle l'a menée en couple.

Aujourd'hui, elle travaille et vit en famille. Pour Frédéric, retrouver un appartement a été une délivrance. Expulsé de son logement parisien il y a plusieurs années, il n'a pas choisi de vivre dehors. « Ça a été un traumatisme et je ne m'en remettrai pas. Je suis comme fêlé », explique-t-il. « C'était très dur mais j'ai trouvé dans la rue une fraternité que je n'avais pas, à l'époque, dans ma vie ». Ce qu'il apprécie le plus aujourd'hui ? « Avoir retrouvé mon intimité ». ■